
L'Abdication.

Découragé, épuisé, vieilli avant l'âge, Charles-Quint avait décidé de dire adieu à la grandeur qui avait pesé si lourdement sur son existence.

Il avait d'abord voulu abdiquer au mois de mai de l'année 1555, mais à la suite de nombreuses circonstances dues aux affaires d'Etat, cela lui fut impossible et le jour fixé fut le 25 octobre 1555. Durant l'été de cette année, l'empereur avait reçu la visite de nombreux délégués qui lui rendaient encore hommage. Rien ne put modifier sa décision.

Le prince convoqua les Etats-généraux à Bruxelles. La réception fut grandiose. Une dernière fois, Charles-Quint avait voulu faire montre d'un luxe considérable. Partout, dans le palais, pendaient de lourdes et somptueuses tapisseries. Les gentilshommes du pays entier étaient présents.

Ce jour là, Charles-Quint abdiquerait, et la domination des Pays bas passerait à son fils Philippe II. Il gardait donc encore les couronnes d'Espagne et des Deux-Siciles. La santé du prince avait souffert beaucoup. Ce jour là, il était très indisposé. La réception eut lieu dans la salle des fêtes du palais.

Quelques mois plus tard les Etats généraux furent convoqués en session extraordinaire. De ce temps, les Etats généraux étaient formés des divers députés que les Etats provinciaux choisissaient en leur sein. Ils ne se réunissaient que sur une convocation spéciale du souverain. On leur soumettait les grandes questions relatives à l'Etat, à la politique, aux finances, les demandes de crédits extraordinaires, les projets de lois importants, les cas de paix ou de guerre.

Charles-Quint avait décidé de laisser à son fils les couronnes d'Espagne et des deux Siciles. Les Etats se déclarèrent d'accord. Charles envoya, les insignes de la dignité impériale à son père Ferdinand.

Après avoir ainsi dit adieu à toute grandeur, le prince déchu sembla

délivré de grandes préoccupations et de soucis graves. Journallement, il conférait avec les ministres de son fils, et donnait de sages conseils à celui-ci.

Charles-Quint n'avait plus de soucis, malgré ces multiples entrevues avec ses anciens collaborateurs, devenus ceux de son fils. Mais les Pays-Bas semblaient devoir subir une nouvelle orientation de politique. Charles se décida à rompre complètement avec le monde et d'attendre la mort dans la solitude.

Il voulait se retirer en Estramadure, au couvent de Saint Just.

Ce même jour Charles tint encore une réunion importante avec ses ministres, ou plutôt avec ses anciens ministres.

C'est là qu'il dit adieu à tous. Tous pleuraient, car Charles-Quint avait toujours eu des rapports cordiaux avec chacun d'eux. S'il y avait eu des moments où il s'était montré sévère, cela lui était pardonnable, car celui qui règne sur la moitié de la terre et qui a dû parcourir pendant toute sa vie ses immenses domaines, pour leur maintenir leur équilibre, pouvait bien se montrer exigeant envers ceux qui régnaient avec lui.

— Messieurs, dit Charles-Quint, c'est sans doute la dernière fois que nous nous réunissons. Oh ! ne secouez pas négativement la tête, je ne me trompe pas. Un pressentiment me dit que je ne vivrai plus longtemps ; mais je ne vous oublierai jamais, non jamais. Votre souvenir me reconfortera à mes derniers moments... Adieu, Messieurs, adieu !...

La voix s'étrangla dans le gosier de l'empereur. Il prit la décision de quitter la Flandre à tout jamais, deux jours plus tard. Le lendemain il prit congé de ses serviteurs qui avaient vieilli à son service et le cœur se fendait à voir pleurer les vieillards.

Enfin le jour fixé était là. Une masse de plomb semblait lui peser sur le cœur.

Il ouvrit sa fenêtre et regarda une dernière fois la ville encore assoupie. C'était le dernier salut matinal du prince à ce vieux Bruxelles, où il avait passé de si agréables moments avec les bons habitants. Dans ces rues qui s'étendaient sous lui, on l'avait reçu en triomphe, un jour ! Il y avait connu des moments de gloire et de bonheur ! Et tout cela était passé, tout cela avait disparu à jamais !

Une larme obscurcit ses yeux et roula sur les joues parcheminées et sur sa barbe grise.

Oh ! la mélancolie douce du vieillard regrettant la jeunesse écoulee, et qui ne reviendra plus !

On frappa à la porte.

— Entrez ! dit l'empereur qui se hâta d'essuyer cette larme.

Un moine, qui était son conseiller depuis de longs mois, entra.

Le moine dit :

— Prince, ayez courage... le grand jour est là, le dernier, le règne du repos va commencer.

Charles reprit courage. Une heure plus tard tout était réglé.

Pour éviter les manifestations, l'empereur avait voulu que la date de son départ restât secrète. Uniquement accompagné de quelques serviteurs à cheval, Charles partirait. A neuf heures il entra dans une salle de son palais, où son fils, d'autres parents, et quelques gentilshommes l'attendaient.

Tous se découvrirent. Charles salua. Il serra la main à chacun d'eux, leur dit quelques paroles cordiales. Philippe, le fils de Charles, pleurait. Il se jeta dans les bras de son père et le serra longtemps sur son cœur.

— Mon père, nous nous reverrons bientôt.

— Mon fils, Dieu le veuille. Et s'il en décida autrement, mon fils, réfléchis souvent aux paroles que je t'ai si souvent répétées : Sois un prince juste et compâtissant. Aime le peuple, apprends à le connaître, vis avec tes sujets et guéris où la douleur règne. Alors, tes derniers moments seront doux : Qui commet une faute, en ressentira toujours du remords.

Après ces paroles, Charles quitta le palais. Les serviteurs qui devaient l'accompagner en Espagne étaient déjà en selle. Charles jeta un dernier regard vers le palais, mais déjà il sautait en selle. On ne saurait expliquer comment cela se fit, mais bientôt la nouvelle de son départ se répandit en ville. Les bourgeois sortirent ou se mirent devant leurs fenêtres ouvertes. Ils agitaient des mouchoirs et jetaient des fleurs. Sur toute la ville une acclamation s'éleva bientôt :

— Adieu !... Adieu !...

Beaucoup de citoyens lui firent une sortie triomphale jusqu'aux portes de la ville et même jusque dans la campagne. Charles les avait tous salués. Quant ils eurent disparu, sa tête s'inclina sur la poitrine et il murmura :

— Quel noble peuple ! Oh ma Belgique, je t'aime toujours et, ce que j'ai dit si souvent durant mon règne est toujours vrai « les Belges sont sujets fidèles, mais ne souffrant pas d'oppression ».

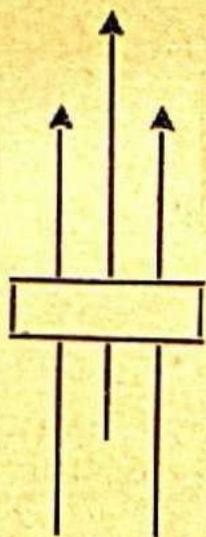
Quand il traversa le beau pays brabançon, il répéta ce que, jeune homme, il avait dit un soir à Mont-Saint Jean :

— Oh ! Mon Brabant chéri et idolâtre, tu es bien le plus beau fleuron de ma couronne.

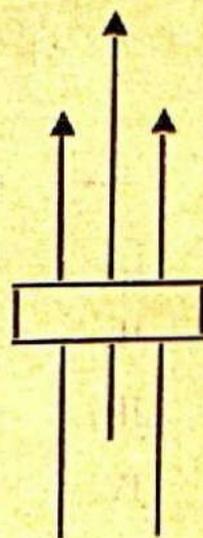
Les Facéties de Charles-Quint



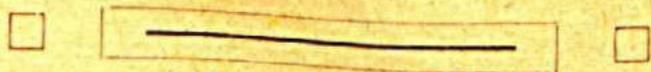
LES FACÉTIES



de



CHARLES=QUINT



Imprimerie Nationale
Rue St-Willebrord, 57
Anvers

